

**Les mentions de Georges Rodenbach par  
[Edmond de Goncourt ] Jules de Goncourt  
Journal des Goncourt : Mémoires de la vie littéraire  
Bibliothèque-Charpentier (extraits 1889-1896)**

*Extraits relatifs à Georges Rodenbach (un commentaire de Joël Goffin suivra bientôt)*

**1889**

**Jeudi 8 août**

Mistral, **les Rodenbach**, les Masson, Rosny, etc., dînent ce soir. [...]

Après dîner, Mistral lit une poésie qui est une chaude revendication pour la Provence de la langue provençale ; et **Rodenbach** dit des vers célébrant la vieille Belgique. Et il se trouve que la poésie de Mistral, qui est la défense du passé du Midi sous une forme classique, est tuée par le passé du Nord fait avec une réminiscence vague et pénombreuse de la vieille pierre catholique de la Belgique.

Blessé du succès de **Rodenbach**, le vieux Mistral, dont la pose troubadouresque avait été compromise par la recherche d'un lorgnon qui ne voulait pas tenir sur son nez, et les gestes bêtes et les ânonnements d'une lecture difficile, jetait avec une bonhomie roublarde de paysan madré à cette pauvre Mme Dardoise : « Vous avez dû faire des vers, vous, Madame, dites-nous-en donc quelques-uns. » Il pensait que le ridicule des vers de la vieille femme distrairait l'attention de la poésie de **Rodenbach**. Ah ! le grand poète de la Provence s'est montré, ce soir, un petit monsieur !<sup>1</sup>

**1890**

**Dimanche 27 février**

Aujourd'hui Rodenbach parle ingénieusement de la page imprimée du livre, qui, avec les combinaisons des interlignes, des à la ligne, des capitales, des italiques, etc., etc., est arrivée à l'arrangement artistique et, comme il le dit, à l'orchestration de l'affiche.

**Jeudi 18 décembre**

*Chambre étrange : on eût dit qu'elle avait un secret  
D'une chose très triste et dont elle était lasse,  
D'avoir vu le mystère en fuite dans la glace.*

---

<sup>1</sup> Cet incident est relaté dans la conférence inédite de Rodenbach aux Pays-Bas (en ligne sur le site).

Ces trois vers de **Rodenbach**, me font parler de la terreur, qu'a des glaces Francis Poictevin<sup>2</sup>, terreur que Daudet veut qu'il ait empruntée à Baudelaire, qui l'aurait empruntée à Poë. Là-dessus **Rodenbach** rappelle une tradition populaire, qui veut que le diable y fasse parfois voir son visage. L'un de nous se demande rêveusement, si les morts n'y laissent pas de leur image, revenant à de certaines heures. Et Daudet compare la vie vivante de cette chose silencieuse, au silence vivant des étoiles de Pascal.

### **Vendredi 26 décembre.**

Première de la *Fille Elisa*<sup>3</sup>. L'enfant donné aux cochons, du Conte de Noël qui précède la pièce d'Ajalbert, et plus encore la sempiternelle répétition d'un chant sur les cloches et clochettes de la nuit adoratrice, mettent la salle dans une exaspération telle, qu'Antoine rentre deux ou trois fois dans sa loge, nous disant : « Je n'ai jamais vu une salle pareille ! »

Bon ! après la réussite de la répétition générale, après cette assurance d'un succès, nous voici menacés d'un four. Et nous allons, Ajalbert et moi, très nerveux prendre un verre de chartreuse, au café voisin, où je dis à l'auteur de la pièce : « Avec ce public, n'en doutez pas un moment, le premier acte va être emboîté, et la seule chance que nous puissions avoir, c'est qu'Antoine relève la pièce au second acte. »

Au lever de la toile, je suis au fond d'une baignoire, où j'ai devant moi, des jeunes gens qui commencent à pousser des oh ! et des ah ! aux vivacités de la première scène. Mais aussitôt, ils se taisent, ils se calment, et je les vois bientôt applaudir comme des sourds.

Nau est l'actrice qu'on pouvait rêver pour ce rôle. Elle est bien filliasse au premier acte, et bellement et modernement tragique au troisième. Janvier est le vrai séminariste en pantalon garance. Et la petite Fleury est toute pleine de gaîté et d'entrain, dans son rôle de Marie Coup de Sabre. Antoine se montre un acteur tout à fait supérieur. C'est de lui, dont **Rodenbach** traversant hier le boulevard, avait entendu un monsieur qui avait assisté à la répétition, disant à un autre : « À l'heure actuelle, il n'y a pas au Palais, un avocat foutu de plaider une cause, comme Antoine a plaidé hier. »

Dans le couloir, j'ai entendu une phrase typique : « Ce n'est pas du théâtre, mais c'est très intéressant ! » Non ce n'est plus du vieux théâtre, c'est du théâtre nouveau ! Au fond, j'ai vu rarement applaudir sur un théâtre un acte, comme j'ai vu applaudir la Cour d'Assises. Incontestablement la *Fille Elisa* est un des gros-succès du Théâtre-Libre.

1891

### **Dimanche 31 mai**

Au Grenier, la conversation revient encore aujourd'hui, sur la conquête de la littérature française par la littérature étrangère. On constate la tendance de la jeunesse actuelle à n'aimer que le nuageux, le nébuleux, l'abscons, à mépriser la clarté. Et à propos de la révolution opérée dans les esprits, Daudet cite ce fait curieux, c'est qu'autrefois la classe chic des

---

<sup>2</sup> Poète maudit remis à l'honneur par les surréalistes.

<sup>3</sup> Ouvrage d'Edmond de Goncourt.

humanités françaises était la classe de rhétorique, la classe des professeurs en vue et des élèves destinés à un grand avenir, tandis que depuis la guerre avec l'Allemagne, c'est la classe de philosophie qui possède les intelligences du moment, et les professeurs faisant du bruit, comme Burdeau.

À l'humiliation que Daudet et moi, éprouvons à voir notre littérature allemanisée, russifiée, américanisée, **Rodenbach** oppose la théorie, qu'au fond les emprunts sont bons, que c'est de la nutrition avec laquelle s'alimente une littérature, et qu'au bout de quelque temps, quand la digestion sera faite, les éléments étrangers qui auront grandi notre pensée, disparaîtront dans une fusion générale.

Et ces emprunts nous amènent à parler de la roublardise de la jeunesse actuelle, qui dans l'âge de l'imitation, n'emprunte point comme ses innocents devanciers à ses vieux concitoyens, mais maintenant détousse sournoisement les poètes hollandais, américains, inconnus, inexplorés ; et fait accepter ses plagiats comme des créations neuves, en l'absence de toute critique, savante, érudite, liseuse.

1892

### 1er janvier 1892

Causerie sur les ménages amis, où, nous tous, nous nous mettons à parler du charme du ménage **Rodenbach** : de l'homme à la conversation spirituellement animée, à la discussion littéraire passionnante, de la femme, aux rébellionnements à voix basse, aux flots de paroles irritées, qu'elle vous jette dans l'oreille, quand elle entend une chose qui n'est pas vraie, ou qui ne lui semble pas juste, et nous constatons le petit émoi chaleureux, qu'apporte dans la froideur ordinaire des salons, la vie nerveuse de ces deux aimables êtres.

### Dimanche 28 février

Ce soir, **chez Rodenbach**, on causait valse, et je soutenais que les peuples qui sont des peuples valseurs, sont des peuples, où le patinage est une habitude. Les Françaises valsent, le corps tout droit, tandis que les Hollandaises et les autres femmes des pays du patinage, valsent avec ce penchement, cette courbe en dehors d'un corps courant sur la glace.

### Dimanche 17 avril

Ces jours-ci, **Mme Rodenbach** me contait que, dans ces derniers temps, son mari ayant été faire une conférence en Belgique, trouvant triste de dîner toute seule pendant les quelques jours de son absence, elle était allée dîner dans un *Family-Hotel* des Champs-Élysées, où habitaient une Anglaise de ses amies, la fille, je crois du directeur du *Standard*. On jouait encore *Germinie Lacerteux* et on en parlait.

Un prêtre, qui se trouvait à la table commune, s'écria tout d'un coup : « J'aurais vraiment une grande curiosité de voir la pièce, mais mon habit me le défend... Toutefois, je dois avouer que je n'ai jamais pu me déterminer à défendre la lecture du roman à mes ouailles. »

### **Dimanche 8 mai**

La toquade mystique, dont la France est atteinte, s'est révélée, cette année, jusque dans les coiffures de modèles et des maîtresses des peintres, apparaissant aux vernissages, avec des bandeaux botticelliens, et des têtes imitant les têtes des tableaux primitifs<sup>4</sup>.

Au Grenier, on cause aujourd'hui dynamite, on cause moyens de destruction et moyens de défense des êtres et des objets matériels, et j'apprends une chose assez ignorée, c'est que le Musée d'Anvers<sup>5</sup>, ville, dont la destination est d'être bombardée, a des murs pouvant rentrer sous terre, avec les tableaux qui y sont accrochés.

**Rodenbach** croit plus tard, à un grand mouvement lyrique sur l'industrie, et il parle éloquemment des attitudes recueillies, de l'aspect presque religieux des occupations mécaniques, enfin d'une synthèse poétique du travail ouvrier, d'une étude au delà de la simple photographie littéraire<sup>6</sup>.

1893

### **Jedi 3 août**

Avant dîner, causerie au fond du parc avec **Rodenbach**, sur la réforme de l'orthographe, sur cette révolution, non prônée par des littérateurs, mais par des professeurs, et par courtoisie démocratique au profit de l'école primaire.

Alors **Rodenbach** qui est là, prend la parole et ce soir, il parle merveilleusement, déclarant que les vrais grands, sont ceux qui s'affranchissent des modes, des enthousiasmes, des engouements épileptiques d'un temps, établissant que la supériorité de Beethoven est de parler à la cérébralité, tandis que Wagner ne s'adresse qu'aux nerfs, déclarant, qu'on sort de l'audition de Beethoven, avec un sentiment de sérénité, tandis qu'on sort de l'audition de Wagner, endolori, comme si on avait été roulé par les vagues, un jour de grosse mer.

### **Dimanche 31 décembre**

Aujourd'hui, au Grenier, quelqu'un demandant l'heure, on parle de la différence de l'heure, sur les montres tirées des poches. Cela me fait dire : « Il y a un homme, dont cette différence de l'heure a été l'empoisonnement de la vie. Cet homme qui possédait deux cent cinquante pendules, peut-être les deux cent cinquante pendules les plus admirables, qui aient été jamais fabriquées au monde, n'avait dans la vie qu'une préoccupation, c'était l'accord simultané de la marche de toutes ces pendules, auquel il n'a jamais pu arriver. Oui, oui, ça été

<sup>4</sup> Sous l'influence probable des préraphaélites britanniques.

<sup>5</sup> On doit probablement ce canular à Rodenbach lui-même.

<sup>6</sup> Ce sont les thématiques chères à Emile Verhaeren, son meilleur ami.

l'empoisonnement de la vie de Lord Hertfort. » Alors **Rodenbach** de s'écrier : « On en ferait un conte fantastique. » Parfaitement, lui dis-je, et le possesseur des pendules, mourrait au moment, où toutes les pendules sonnent ensemble minuit, et encore n'aurait-il pas la jouissance de les entendre jusqu'au bout, il mourrait au onzième coup. »<sup>7</sup>

1894

### **Mercredi 17 janvier**

Ce matin arrive, tout rose de gaie et bonne santé, **Rodenbach**, venant me remercier du rouge de sa boutonnière<sup>8</sup>, qu'il me fait la politesse d'attribuer à la lettre écrite à Hanotaux, des Affaires étrangères.

### **Dimanche 11 février**

De la gaieté douce, du comique léger, de la parole joliment malicieuse, et de l'entrain communicatif, qui fait tout le monde causant autour de lui, ce sont les qualités de la conversation de **Rodenbach**.

### **Dimanche 4 mars**

Au Grenier, arrive **Rodenbach**, auquel on demande, où il en est de sa pièce, et qui dit que Claretie est prêt à la jouer, mais qu'il ne veut pas de sa composition. C'est un hasard, ajoute-t-il, qui lui a fait faire du théâtre, qu'il n'en fera sans doute plus, et qu'alors il aime mieux ne pas être joué, que d'être joué avec une interprétation, qui n'est pas dans ses vues. Claretie lui propose Baretta, et il désirerait avoir Moreno qui, pour lui, donnerait l'illusion d'une figure avec son recul dans le passé<sup>9</sup>.

### **Dimanche 1er avril.**

Je retrouve en rentrant du cimetière, au Grenier, **Rodenbach** qui me dit écrire un poème<sup>10</sup> inspiré par sa maladie, où il cherche à peindre l'affinement produit par la souffrance, l'espèce d'étape supérieure que cela fait monter à notre humanité.

---

<sup>7</sup> Cette idée est reprise dans *Le Carillonneur* (1897) de Rodenbach.

<sup>8</sup> La Légion d'honneur.

<sup>9</sup> Il s'agit du *Voile* joué à la Comédie-Française en 1894. Rodenbach impose la débutante Marguerite Moreno dans le rôle principal.

<sup>10</sup> *Les Vies encloses* (1896).

## **Dimanche 22 avril**

**Rodenbach**, qui touche à la fin des répétitions de sa pièce du *Voile*, s'étend sur le caractère inégal, humoureux, de Claretie<sup>11</sup>, caractère qui aurait succédé à son tempérament domestique d'autrefois. Et il constate avec Bauër l'affamement que dans ce moment le Théâtre-Français aurait de pièces gaies, de pièces vaudevillières, de pièces convoitées par Féraudy et la majorité du comité, tous deux déclarant que jamais la pièce d'Hervieu ne serait jouée.

## **Dimanche 6 mai.**

Grand dîner chez Daudet, et autour de la table, le ménage Zola, le ménage Raffaëlli, le **ménage Rodenbach**, le ménage Charpentier, le ménage Léon Daudet.

Dans les paroles de ce soir, chez les hommes, chez les femmes, il y a de la bataille, et la bataille éclate, à propos de la monographie peinte du Christ par Tissot<sup>12</sup>, que Zola déclare l'avoir complètement empoigné, et à laquelle il regrette de ne pouvoir faire un article, que Daudet assure être une œuvre qui l'aurait converti, s'il n'avait pas la tête en pomme, tandis que le parti opposé l'éreinte féroce. Et quand il est établi, que la qualité de ces peintures, est d'être surtout une reconstitution, il y a ceux qui prétendent, que l'histoire du Christ doit être traitée légendairement, sans s'aider aucunement de la vérité des localités et des races, et nous qui soutenons que l'histoire du Christ est une histoire, comme celle de Jules César, et que la reconstitution de Tissot, est faite en correspondance avec le mouvement historique contemporain.

Et de Jésus-Christ, on saute à Ibsen, que Zola dit engendré par le romantisme français, par George Sand, et que Léon Daudet fait sortir du romantisme allemand, du roman indo-germanique, et la controverse batailleuse passe de la salle à manger au salon.

## **Mardi 29 mai**

Mme **Rodenbach** m'apprenait que Bruges était la ville où on comptait le plus de toqués et que ces toquades des cerveaux des autochtones étaient attribuées au silence de cette ville restée moyenâgeuse<sup>13</sup>.

En sortant, Daudet, qui s'était montré inconsciemment acerbe avec **Rodenbach**, est grondé par sa femme. Il s'écrie : « Oui, c'est bête, je n'ai pas été maître de moi !... Que veux-tu ? toute cette réclame organisée à propos du *Voile* m'a enlevé mes illusions sur son compte... Je l'ai cru un artiste et je me suis aperçu que c'était un marchand ! »

---

<sup>11</sup> Jules Claretie était le directeur de la Comédie-Française.

<sup>12</sup> Rodenbach ce panorama dans un article du *Figaro*.

<sup>13</sup> Anna Rodenbach était exclusivement francophone et originaire du Borinage (Frameries) : elle ne connaissait quasi rien de la Flandre et de la mentalité de ses habitants.

## Dimanche 10 juin

**Rodenbach** nous cite, à propos de sa pièce<sup>14</sup>, des mots entendus par lui ou sa femme, dans les corridors.

- Cette pièce est triste, disait celui-ci.

- Oui, répondait celui-là... mais, n'est-ce pas, on ne peut pas toujours entendre des cochonneries.

- Ne trouvez-vous pas cette pièce lugubre? disait l'un.

- Oh! moi, répondait l'autre, ça ne m'a rien fait, je suis en deuil!

## Dimanche 24 juin

Rodenbach proclame que Barrès est une vraie sangsue des vivants à la peau desquels il se colle, leur suçant toute la notation qu'il y a en eux de la vie vivante – lui, Barres, qui n'a que des lectures de livres.

C'a été d'abord Adam qu'il a ainsi sucé, puis Wyzewa, puis Léon Daudet, si prodigue, si donnant dans ses expansions, et Dieu sait, pour le payer, quel article vinaigré il lui a fait sur les *Morticoles* !

## Dimanche 11 novembre

**Ouverture du Grenier.** Les Daudet, Primoli, Lorrain, **Rodenbach**, Geffroy, Carrière, Ajalbert, De la Gandara, Montesquiou.

Primoli cause de la Duse, l'actrice avec laquelle il vient de passer huit jours, à Venise, la Duse, l'actrice italienne, dont on m'a parlé pour jouer *La Faustine* à Londres ou en Allemagne, une femme à laquelle il dit qu'il manque certaines choses, mais en dépit de cela, une très grande artiste. Il la peint, comme une actrice d'une terrible indépendance théâtrale, ne s'appliquant, que dans les actes qui parlent à son talent, et dans les autres qui ne lui plaisent pas, mangeant du raisin, ou se livrant à des distractions quelconques. Dans une pièce, où l'actrice avait à dire d'une fille, qui s'était mal conduite, qu'elle n'avait plus de fille, il la voyait soudain, sans souci du public, faire un signe de croix à sa ceinture, et envoyer un baiser à la cantonade, un baiser à sa vraie fille, qu'elle adore. [...]

Survient Rodenbach, dont l'article dans Le Figaro de ce matin fait grand tapage. C'est un éreintement très bien fait de Zola, où il proclame que le livre sur Rome est fait, et il nomme *Madame Gervais*, et que le livre naturaliste de *L'Assommoir* a été inspiré par *Germinie Lacerteux*<sup>15</sup>.

## Lundi 10 décembre

---

<sup>14</sup> *Le Voile*.

<sup>15</sup> L'article violent de Rodenbach dénonce le « narcissisme » de Zola, flatté par les communiqués quotidiens de son voyage à Rome.

**Rodenbach**, peint à l'huile par Stevens (1891), sur un exemplaire du *Règne du silence*, un portrait donnant l'aspect spirituellement animé de la physionomie du poète.

1895

### **Dimanche 6 janvier**

C'est particulier, l'humour des Anglais, ce comique féroce. Ce soir, un des amis de Léon, un tout jeune journaliste de la Grande Bretagne, nommé Whibley, à la suite d'une thèse où **Rodenbach** s'était montré un peu quintessencié, disait, faisant allusion à son toupet de clown : « Oh oui, il devrait se faire le nez en rouge... Ce serait bien mieux, bien plus distingué, avec des théories comme ça ! » et il improvise de suite quatre vers : « Le bourgeois de Bruges se coupe les poils du cul en quatre... »<sup>16</sup>

### **Lundi 7 janvier**

Dîner chez **Rodenbach** avec les Besnard, les Frantz Jourdain, Mallarmé, Rosny.

Ce Mallarmé a vraiment une parole séductrice, avec de l'esprit qui n'est jamais méchant, mais soutenu d'une pointe de malice.

On a parlé de l'article de Strindberg sur l'infériorité de la femme, d'après l'étude de ses sens, ce qui est incontestable sous le rapport du goût et de l'odorat, et à propos de cette infériorité, je rappelais une observation d'un livre de médecine, où il est affirmé que le squelette d'homme a une personnalité, que n'ont pas les squelettes de femmes, qu'on dirait fabriqués à la grosse.

Puis l'entrée de Péladan dans le bicyclisme a mis sur le tapis l'industrialisme de cette famille, et du père Péladan qui, aux cinq plaies du Christ, avait eu l'imagination d'une sixième plaie, l'ecchymose qu'avait dû faire la croix sur son épaule, et s'était fait de cette invention pas mal d'argent dans le Midi au moyen d'une image, avec un indulgence plénière, qu'il vendait une dizaine de francs.

### **Dimanche 13 janvier**

On se demande, s'il existe encore des bohèmes de l'intensité de ceux du temps de Murger ? On ne le croit pas. Cependant **Rodenbach** affirme, qu'il y a encore dans notre partie, des crevards de faim sans pudeur, semblables aux chiens des environs des casernes, et qui viennent, aux heures réglementaires, partager le repas d'hôpital de Verlaine.

### **Vendredi 1er mars**

Une attention charmante de **Mme Rodenbach**. Elle m'a envoyé, ce matin, un gros bouquet de

---

<sup>16</sup> Cet éreintement de Rodenbach, unique dans le *Journal des Goncourt*, est publié le lendemain de la dégradation du capitaine Dreyfus. Rodenbach était un dreyfusard... Edmond de Goncourt était antisémite.

roses, apporté par son blond bébé, sur les bras de sa bonne, avec ce gentil billet du père : « **Constantin Rodenbach**<sup>17</sup> apporte à M. de Goncourt le respect et l'admiration du siècle prochain, dont ils seront tous les deux. »

### **Dimanche 10 mars**

**Rodenbach** me conte alors que le morceau de Geffroy sur *Les femmes des Goncourt* n'a passé dans *Le Figaro* que par suite de l'absence de Rodays, qui pour se rattraper avec moi, le jour du compte rendu de Huret de mon banquet, a fait passer en première page ce *Petit-Prudhomme*, où il a fait entendre que Clémenceau et moi, nous étions des ratés : l'un de la politique, l'autre de la littérature.

### **Dimanche 31 mars**

Je suis tout à fait pris l'influenza. Des suées qui vous enlèvent avec la force physique la volonté cérébrale.

Visite de **Rodenbach** que *Le Figaro* avait presque tué et dont la soudaine résurrection me fait mieux que plaisir.

### **Mercredi 3 avril**

Et, comme ce soir, je revenais avec **Rodenbach** sur les éloges mensongers et faits mensongèrement sur le défunt, il me disait qu'il aurait bien envie de remettre dans *Le Figaro* le mort au point, mais...

Et il soutenait qu'il n'y avait qu'en France, grâce à l'esprit de politesse qui y existe, où des réputations étaient faites à des nullités, que cela n'existait pas à l'étranger, où les réputations étaient vraiment faites aux hommes qui les méritaient.

Un moment, il question du procès d'Oscar Wilde, et **Rodenbach** disant que la pédérastie est bien démodée, raconte que voulant faire un article sur Verlaine, Magnard s'était écrié : « Non, non, il porte trop la pédérastie en bandoulière. »

### **Dimanche 28 avril**

Après la sortie d'Armand Charpentier, **Rodenbach** nous dit que dans son volume du singe (*note : Roman d'un singe, Armand Charpentier, 1895*), il a volé une idée de nouvelle de Villiers de l'Isle-Adam, qu'il n'a pas publiée, mais dont lui, a donné l'analyse dans *Le Figaro*. Un savant retiré du monde, qui, à l'heure de ses repas, avait besoin d'avoir de la société autour de sa table, y avait appelé des singes et un jour, sur un bruit dans le jardin, il allait voir et trouvait un singe crucifié. Cette nouvelle, Villiers de l'Isle-Adam ne savait comment la finir, indécis s'il devait faire le dénouement catholique ou anti-catholique, et il la racontait aux amis, comme s'il avait l'habitude de le faire, quelquefois trouvant des choses en parlant.

---

<sup>17</sup> Il avait trois ans et demi.

## Dimanche 12 mai

Aujourd'hui, Tissot, **Rodenbach**, Montesquiou, viennent me remercier de ce que j'ai dit d'aimable sur leur compte dans mon *Journal* [...]

**Rodenbach** s'élève avec une vive éloquence contre un article de Talmeyr, blaguant la théorie de l'art pour l'art, et soutient que l'art qui sert à la religion, qui sert à n'importe quoi, est de l'art inférieur, blaguant joliment l'homme qui a dit que son roman avait fait baisser de dix centimes le transport des ouvriers dans les chemins de fer, et proclamant que le beau dans l'art est de n'être utile ni aux autres ni à soi-même.

[...]

**Rodenbach** tout souriant sous son chapeau gris [et qui] entre en citant ces deux vers du volume de Montesquiou :

*Depuis trop longtemps la Suisse  
Fait sa cuisine*

Il est suivi presque aussitôt de Barrès, dont le bistré et le décharnement du visage sont effrayants, et la causerie plus charmante que jamais.

## Jedi 27 juin

Dîner avec **Rodenbach**, chez Voisin. Il me dit avoir été élevé dans une école de jésuites<sup>18</sup>, dont on avait voulu le renvoyer, pour avoir écrit, tout jeunet, quelque chose sur l'amour<sup>19</sup>, puis être venu à dix-neuf ans à Paris, où, pauvre petit garçon de lettres, très admirateur de Leconte de Lisle, il avait eu à subir ses brutalités.

Puis, il me raconte avoir assisté à un traité entre Verlaine et l'éditeur Vanier, où l'éditeur ne voulait donner que vingt-cinq francs, de quelques pièces de poésie qu'il venait d'écrire, et dit que Verlaine tenait à avoir trente francs. Et cela se terminait par Verlaine, tenant d'une main son reçu, et ne le lâchant, que lorsqu'il tenait, dans l'autre main, un napoléon et deux pièces de cent sous, s'écriant: « Un sale Badinguet et deux pièces suisses! »

Et comme **Rodenbach** le complimentait de sa victoire: « Non, non, s'écriait-il, je n'aurais jamais cédé, j'aurais eu une scène! » faisant allusion à l'autorité de la femme, avec laquelle il vivait<sup>20</sup>.

## Dimanche 10 novembre

**Réouverture du Grenier.** Jean Lorrain, Primoli, **Rodenbach**, Raffaëlli, Roger Marx, Descaves, Toudouze, Daudet et sa femme. [...]

---

<sup>18</sup> Collège Sainte-Barbe à Gand.

<sup>19</sup> Inspiré de Lamartine qui était interdit par les professeurs jésuites...

<sup>20</sup> Rodenbach a aidé financièrement Verlaine qui n'appréciait guère le côté bourgeois du poète de Bruges... Verlaine est décédé le 8 janvier 1896.

## Jeudi 21 novembre

La pièce des *Viveurs* de Lavedan met la conversation sur le théâtre ; et l'on reconnaît que le théâtre de Donnay et de Lavedan, c'est l'apothéose de la littérature et de la vie parisienne.

Puis la conversation s'élève. Il est question de la guerre, qu'avec les sentiments des générations nouvelles de tous les pays, **Rodenbach** affirme devoir disparaître un jour et que Daudet et moi, avec les haines des races et le cahotique qui, au fond, gouverne les événements, nous croyons devoir exister jusqu'à la mort de la planète. Et Rodenbach d'appeler à l'appui de ses prévisions la lutte actuelle, et déjà presque victorieuse, de l'individualisme sur le collectivisme.

## Décembre

**Rodenbach**, qui venu l'un des derniers, à propos du nom de Poictevin, prononcé par l'un de nous, s'écrie : « Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé ? Ma bonne entre un matin chez moi, à sept heures du matin, alors que j'ai encore couché, et me dit : « Il y a un monsieur qui demande à vous voir – Qu'il revienne un autre jour, à une autre heure « « Elle revient me disant : « C'est M. Poictevin, qui demande instamment que vous le receviez. » Alors, je vois entrer Poictevin, qui me dit : « Regardez ma langue ! » Je regarde, ainsi qu'il le désirait, sa langue, qui était toute blanche et comme avec des pustules au bout. Et le voilà me répétant plusieurs fois : « On m'empoisonne chez moi... Sauvez-moi... cachez-moi... donnez-moi un lit dans un coin de chambre. » Vous voyez d'ici la chose, et mon ennui et même temps ma pitié pour le pauvre diable. Enfin, j'ai une idée, je lui dis : « Pour prendre une détermination dans un cas comme le vôtre, il y a besoin d'une consultation intime d'amis... Allons chez Huysmans. » Et au milieu de cela, il tirait une pièce de cent sous de sa poche, criant : « Vous voyez, je n'ai que cela, on ne me donne rien ! » Huysmans lui promet de mener, le lendemain dans une maison de santé aux environs de Paris, où il serait très bien soigné ; et nous le menons dans un hôtel près de là. Le lendemain, quand nous venons le rechercher, la maîtresse de l'hôtel nous apprend que la veille, il est sorti pour dîner, puis rentré dans sa chambre pour se coucher, et presque aussitôt ressorti, et qu'on ne l'a plus revu... Il était allé retrouver Alice. »

## Décembre 22 décembre

On demande à **Rodenbach** s'il a de récentes nouvelles de ce pauvre Poictevin. Il nous apprend que Huysmans avait été chargé de lui chercher une sœur pour le soigner ; mais c'était difficile, parce qu'il a pris l'habitude de prier tout nu, à l'imitation du pêcheur de l'Écriture. Ah ! l'étonnant mystique, qui, à Lourdes, avait fait vœu avec sa maîtresse de renoncer aux liens charnels qui les unissaient, qui même un moment, n'avait plus voulu manger ou du moins ne prendre que la nourriture insubstantielle de Catherine de Sienne !

De Poictevin, **Rodenbach** passe à des anecdotes sur Rops et raconte qu'en Belgique, un mari, fait un certain nombre de fois cocu, avait tué sa femme, à la suite de quoi un tas de

correspondances amoureuses avaient été produites par le défenseur du mari. Parmi ces correspondances, une des plus vives était signée : *Féli*. Or ce Féli, c'était Félicien Rops, et l'avocat si bien exploita le sadisme des lettres de l'infâme *Féli* que son client fut seulement condamné à dix de prison. Et l'avocat avait mis une telle notoriété mauvaise autour du nom du signataire des lettres que Rops quitta Paris, se rendit à Bruxelles, annonça à Picard qu'il venait avec l'intention d'envoyer des témoins à la canaille d'avocat. Mais le soir, il alla au spectacle, apprit là que l'avocat était une fine lame, rentra chez Picard en disant : « Demain, je repars pour Paris, je me suis assez montré.

1896

### **Jeudi 23 janvier**

**Rodenbach** rappelle qu'il a assisté dernièrement à la remise par Verlaine de quelques pièces de poésie à Vanier, qui lui en demanda le titre : *Le Livre posthume* ! dit Verlaine. Et **Rodenbach** ajoute : « C'était sa destinée qui parlait par sa voix. »

### **Dimanche 16 février**

La biographie d'Arthur Meyer, la voulez-vous, s'écrie Bauër, la voulez-vous ? Il est le fils d'un petit tailleur du Havre, confectionneur de vêtements pour les marins en train de faire la noce. Tout gamin, il vole vingt francs à son père, qui le fait enfermer dans une maison de correction, où il passe quatre ans. C'est là où il fait ses humanités.

Je le continue à Paris, reprend **Rodenbach**, il est chez un tailleur pour mesure de culotte, rien que pour culotte, et il vous effleure le périnée du doigt en vous disant : « Ça vous touche là, n'est-ce pas ? »

Là, chez son tailleur, au risque de ne pas dîner le soir, il va déjeuner d'un œuf à la coque chez les grands restaurants, et ces déjeuners lui font faire des connaissances.

Maintenant, la suite de sa biographie, il faut la demander à Forain et se faire raconter sa cocasse domesticité chez Blanche d'Antigny, chez Mme Lancey, la propriétaire de Luciennes.

### **Dimanche 12 avril**

C'est aujourd'hui, entre les habitués de mon Grenier, une interrogation un peu inquiète à propos de l'article de Guillemot sur la nomination de Daudet<sup>21</sup> à l'Académie, en même temps que sur ce voyage en Italie, qui m'a semblé, dès le principe, une villégiature pour laisser mûrir la chose à l'abri de toute indiscretion.

De Régnier, très bien informé donc les renseignements doivent venir d'Heredia, le porte-voix et le saute-ruisseau, je crois, du plan Brunetière, parle d'une combinaison très compliquée qui ferait manquer l'élection du 21 mai, et apporterait la certitude à Daudet d'être nommé dans trois mois avec dix-neuf voix.

---

<sup>21</sup> Il s'agit d'Alphonse Daudet et non de son fils Léon.

Et dans la narration de ce complot académique, de Régnier cite un mot terrible d'un membre de la droite, ayant sur le cœur *Les Rois en exil* et auquel on disait :

« Bien sûr, vous voterez pour lui ?

- Oui

- Et pourquoi ?

- Mais parce que ce jour-là, il se sera déshonoré. »

Et là-dessus, **Rodenbach** s'écrie : « Et sa lettre !... Et encore s'il l'avait écrite dans sa jeunesse... , mais il l'a écrite à quarante-cinq ans, en plein âge de la raison et de la conduite de la vie. ! »

Et c'est chez ceux qui sont aujourd'hui là, une sorte d'indignation méprisante, contenue par l'amitié que j'ai pour lui.

### **Dimanche 19 avril**

Puis on parle de l'alcoolisme de Verlaine, de la déliquescence que cela avait mis dans sa chair, et **Rodenbach** rapporte la phrase de Mallarmé, disant qu'il ne pourrait jamais oublier le bruit mou, visqueux qu'avait fait après sa mort l'enlèvement du plâtre du moulage sur sa figure : enlèvement dans lequel était venue une partie de sa barbe avec un morceau de sa bouche.

### **Dimanche 26 avril**

Ce soir, dîner chez **Rodenbach** avec le ménage Mirbeau, le ménage de Nion, Robin, Mallarmé. [...]

Et la soirée se termine par un éreintement terrible de Coppée, éreintement de ses côtés bourgeois et peu originaux, fait en partie double, avec les sourires, les clins d'œil, les approbations de bout du nez de Mallarmé et les paroles cruelles de **Rodenbach**, lui reprochant d'avoir volé sa poésie à tout le monde, son théâtre à Dennery, ses chroniques à Joseph Prud'homme, sa voix à Banville, son écriture à Lecomte de Lisle<sup>22</sup>.

### **Dimanche 17 mai**

Je parle à **Rodenbach** d'un livre intitulé : *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*, reçu hier et dans lequel aussitôt que j'y ai mis les yeux, je n'ai pu le quitter, intrigué par les qualités de style et de pensées de l'œuvre, la délicatesse méchante de l'ironie, descendant un peu de celles de Villiers de l'Isle-Adam ; et comme je lui cite le nom d'Ernest La Jeunesse, mis au bas d'une dédicace très louangeuse, il me dit que ce nom n'est pas un pseudonyme, mais le vrai nom de ce garçon, qui n'aurait pas plus d'une vingtaine d'année.

Ce jeune, qu'on pourrait appeler un caricaturiste psychologique, porterait en lui comme une marque de cette destination : il aurait une voix de Guignol. Morel, qui l'a rencontré à *La*

---

<sup>22</sup> Le poète parnassien François Coppée fut la première source d'inspiration de Rodenbach.

*Revue blanche*, dit qu'il est d'une impertinence dont on n'a pas idée. Il l'a entendu dire des choses dans le genre de celle-ci : « Monsieur, qu'est-ce que vous venez faire ici ? On n'y reçoit que des gens de talent. » Phrase qui lui attira un jour cette riposte : « C'est pour savoir où vous avez pu déposer vos couilles » - allusion à sa voix de castrat.